



Daniel Authouart, *I'm calling you*, 2016,
aquarelle 153 x 102 cm.
COURTESY GALERIE DU CENTRE

tion ambitieuse. La série d'aquarelles récentes de très grand format (rarisime pour ce médium) a été inspirée par la vue d'un combiné pendant au bout de son fil dans une cabine téléphonique abandonnée dans une rue de New York. Dans cette Babel moderne, le peintre tisse un maillage d'histoires, qui s'entrecroisent, se répercutent, avec une précision graphique et colorée qui enchante le regard et l'esprit. Paraphrases, métaphores, clin d'œil aux acteurs disparus, à Hopper, à Lichtenstein, tout est permis à celui qui maîtrise son récit avec le dessin et la couleur pour une description dont la minutie déconcertante rejoint le rêve. Il faut prendre le temps de regarder, de savourer chaque détail. Peintre mémorialiste, Authouart observe ses contemporains et son imaginaire travaille à redonner une présence aux voix qui se sont tues.

L. H.

Galerie du Centre, 5, rue Pierre-au-Lard, Paris IV^e,
tél. : 01 42 77 37 92, www.galerie-du-centre.net -
Jusqu'au 23 décembre. Catalogue.

TILLOU FINE ART/NEW YORK

Totem & Taboo confirmer l'essai

Après un an de fermeture, la galerie Tillou Fine Art, l'unique espace artistique du quartier de Clinton Hill à Brooklyn, a rouvert ses portes le 12 novembre, en proposant un riche dialogue entre les derniers travaux du peintre new-yorkais Daniel Horowitz (né en 1978) et une collection privée d'art premier, ainsi qu'un cycle de rencontres et de performances. Tout un (beau) programme ! Repéré en 2012, pour son exposition «365» au centre d'art Invisible Dog à Brooklyn, le jeune artiste présentait alors un an de dessins quotidiens, et étonnait par le contraste entre la rigueur de l'exercice et la liberté de son imagination.

Horowitz avait déjà posé les bases de sa recherche future sur les récits, qu'il aime tisser, entrecouper, recoudre. Un patchwork narratif complexe et coloré qui, dans «Totem & Taboo», se comprend au sens littéral comme au figuré.

Toiles cousues entre elles ou avec des éclats de tapisseries, curieux collages, silhouettes surréalistes et découpages minutieux... L'art de ce peintre joue avec les ombres et les cicatrices de son histoire personnelle : celle d'un petit Américain dont le père est le plus jeune survivant de la liste de Schindler ; celle d'un homme passé de l'illustration commerciale à l'art contemporain, il y a quelques années ; celle d'un trentenaire sur le point de devenir père... Mais sa pratique s'ancre également dans une quête de compréhension et de recomposition d'une histoire commune.



Tribalphia I, 2016,
huile sur ex-libris,
42 x 32 cm.
© PHOTO VICTOR GARZON



À gauche : figure en bois tchitchiri sakab, Moba, Ghana, Afrique de l'Ouest, début XX^e siècle, 89 cm.
 Au mur : Monumentum after Jeff Koons' Balloon Sculpture 2016, huile sur gravure ancienne, 35,5 x 25,5 cm ;
 Signora di Catania 2016, sur aquarelle XVIII^e, 23 x 14,5 cm ; The Murdered Poet 2016, collage sur gravure ancienne, 42 x 25 cm ;
 Automne malade 2016, huile sur gravure XVIII^e, 20 x 33 cm ; Sailed a Swan a Dying Siren 2016, collage, 25,5 x 33 cm, 25,5 x 33 cm ;
 Lawless Boy, 2016, huile sur gravure ancienne colorée à la main, 30,5 x 26,5 cm.

© PHOTO VICTOR GARZON

(RE)COMPOSER AVEC L'HISTOIRE

Avec son titre qui rend hommage à un essai de Freud de 1913 (Totem und Tabu, H. Heller & Cie), dans lequel le père de la psychanalyse posait son regard sur les sociétés primitives et dessinait les contours des névroses de l'homme « civilisé », l'exposition s'empare en effet autant de thèmes privés que collectifs et traite notamment de la réappropriation culturelle, regardée par Horowitz comme l'un des effets de la colonisation et de la mondialisation. « De mon point de vue, le patchwork incarne assez bien la culture occidentale. J'applique à la fabrication d'images le concept du

remix musical. Mes œuvres sont composées de nombreuses images historiques, souvent tombées dans l'oubli et auxquelles je donne un nouveau sens », explique-t-il. Ainsi des gravures du XVIII^e siècle – dont l'une représentant la cour du roi de Hollande en réunion avec la Compagnie des Indes orientales – accueillent-elles des corps à la gouache. Ils sont tantôt masculins et se battent, tantôt féminins et entremêlés, avec de multiples jambes. « Les individus sont difficiles à distinguer les uns des autres. Pour moi, ils font référence à l'inconscient collectif, mais j'imagine aussi ces figures anthropomor-

phiques pour représenter les effets de la colonisation. D'un côté, il y a Éros, l'instinct de vie et de désir, et de l'autre, Thanatos, l'agression et l'autodestruction. » Une série de peintures reprenant ce système frappe par son étrange beauté : les huiles « Tribalphia », réalisées sur des photos tirées du livre La Sculpture de l'homme primitif (1955), de Werner Muensterberger.

CRÉER DU LIEN

La référence à Muensterberger (1913-2011) opère comme trait d'union entre psychanalyse et art, et entre l'art d'Horowitz et l'art



De gauche à droite Prosthetic God 2016, huile sur toile de lin brut et tissu cousu, 174 x 111 cm ;
 Tribalphia II 2016, huile sur ex-libris, 42 x 32 cm ; Sweet Sleeping Draught 2016, huile sur toile de lin brut et tissu cousu, 129,5 x 79 cm ;
 masque ituri en bois, Zaïre, nord-est de la République démocratique du Congo, 1973, h. 30,5 cm ;
 The Cholerick Bell Barks at Noon 2016, huile sur toile de lin brut et tissu cousu, 218,5 x 137 cm ;
 petite figure d'oiseau sénoufo, Côte d'Ivoire, Mali ou Burkina Faso, Afrique de l'Ouest, bois et pigments naturels, début 20e siècle, collection Arman, 1973, h. 32 cm ;
 Tribalphia I et Tribalphia VJ 2016, huiles sur ex-libris, 42 x 32 cm chacune.

© PHOTO VICTOR GARZON

premier, puisque ce grand collectionneur d'art primitif était également psychanalyste renommé – James Dean fut son plus célèbre patient. Comme Horowitz, il était fasciné par les chevauchements entre les traditions et systèmes de pensée et l'inconscient collectif, autant dans les sociétés occidentales que primitives. C'est d'ailleurs le dialogue avec les statuettes et masques d'art tribal, prêtés par le marchand spécialisé en arts premiers Alan Steele (Tribal Fine Art, NY), qui offre la meilleure clé de lecture de «Totem & Taboo». «Mon intérêt pour l'art premier est avant tout esthétique, mais je m'intéresse aussi à la fonc-

tion des associations dans une exposition de peinture», explique l'artiste. En incorporant ces travaux primitifs à l'exposition, voire à certaines œuvres, le peintre s'interroge sur leur résonance contemporaine. Loin de nous faire la leçon, ses compositions, recoupages et parallèles nous invitent à analyser, décrypter, mais aussi, surtout, interroger. Un propos servi par l'ambiguïté de l'espace lui-même, mi-maison, mi-galerie. Pendant la durée de l'accrochage, la curatrice indépendante Ella Marder alimente la réflexion en proposant tous les samedis une série de salons, rencontres et performances, conviant tour à tour psy-

chanalystes, philosophes, journalistes et musiciens. «Totem & Taboo» s'avère in fine être, lui aussi, un immense collage, d'époques, d'arts, d'idée et de gens.

MARIE SALOMÉ PEYRONNEL

Tillou Fine Art, 59 Cambridge Place,
 Brooklyn, New York 11238, tél. : 917 912 3922,
www.tilloufineart.com jusqu'au 21 janvier 2017.